

D'ensemble, on ne voit que des toits, argentés quand ils sont neufs, noirs quand ils vieillissent, faits de ces petites planches de sapins, superposées comme des tuiles, qu'on appelle des essentes. Ils sont énormes, plus grands que la maison qu'ils coiffent d'un chapeau carré. Les murs sont blancs ou badigeonnés de couleurs vives. Marie-Jeanne me fait remarquer que les volets peints en brun et divisés en sections ressemblent à de grandes tablettes de chocolat.

Qu'on ne cherche pas ici une architecture. Ce sont des bourgs de montagnards, c'est fait de la roche et de la forêt, cela rejoint, par conséquent, la Biscaye ou le Jura. Qu'on y ajoute l'âpreté balkanique, ce quelque chose de primitif qui aboutit à l'isba. Rien d'agréable dans ces agglomérations de paysans noirs. Elles sont tristes et pauvres. Ces gens-là n'ont de précieux que ce qui se transporte : costumes, linge, bijoux. On dirait qu'ils attendent toujours l'invasion d'une armée incendiaire.

Nous gravissons maintenant la dernière montagne. C'est une ascension interminable, dans un décor d'une telle puissance qu'il vous ramène aux principes de l'épopée slave. Dans cette solitude tragique, on croit entendre la plainte des *vilé*, ces walkyries de la Tsernagora. Les montagnes sont couvertes de forêts centenaires où vivent encore des loups et des ours. Tout en haut, à mille sept cents mètres nous sommes pris dans un orage monstrueux. La voiture est secouée par les rafales, la pluie ruisselle sur les vitres, un nimbe électrique illumine la crête des monts. Nous ne verrons rien de l'autre versant, au moins cette première fois. La verdure est si dense et la pluie si serrée que nous ne pouvons rien découvrir du majestueux paysage qui nous entoure.

Cette route qui dévale vers Petch en suivant les cas-